

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Journal Pour Tous



LA LECTURE EST LA PREMIERE DES PLAISIRS

Vol. II.

OTTAWA, 27 MAI, 1880.

No. 22

LE PRISONNIER DE GUERRE,

Histoire racontée par un maître d'École.

Suite et fin.

Le soldat crut d'abord que Marie s'adressait à lui; mais comprenant bientôt que l'enfant s'appelait comme lui, Toniotto, il se remit à l'embrasser de nouveau, cachant dans les cheveux épars du petit garçon son visage inondé de larmes. Peu à peu, cependant, tout se calma, et Francesco amenant la conversation sur les aventures de Toniotto, lui demanda comment il avait survécu à ce coup terrible qui, disait-on, l'avait atteint au cœur, lors du passage de la Brizina. Toniotto raconta alors simplement et en peu de mots qu'il n'avait pas été frappé au cœur; qu'une balle lui ayant fracassé l'épaule, il était tombé privé de sentiment, et qu'il n'avait repris ses sens que lorsque les ennemis étaient venus le dépouiller. Dans ce moment-là même, passait un jeune officier qui eut pitié de lui et le fit transporter dans un hôpital. Guéri au bout de quelques mois, il avait dû reprendre, avec une colonne de prisonniers, cette route sinistre qu'il avait parcourue avec l'armée fugitive, et retourner à Moscou, d'où il fut conduit, avec ses infortunés compagnons, jusqu'aux frontières de Sibérie. Là, les prisonniers furent dispersés; chacun d'eux chercha des moyens d'existence en se mettant en service; il devint, lui, le jardinier d'un petit seigneur qui le prit en affection. Cette affection lui coûta cher, car elle fut cause que son seigneur multiplia les difficultés autour de lui pour l'empêcher de partir, et, notamment, intercepta ses lettres. Cependant il était parvenu, au bout de quatre ans, à gagner la ville voisine, où il s'était adressé au gouverneur pour être autorisé à rentrer dans sa patrie.

Ici il fit une pause, et je compris bien ce qu'il voulait dire: c'étaient les lettres écrites depuis cette époque qu'il espérait que nous avions reçues. La décision du gouverneur se fit attendre plus d'une année; ce fonctionnaire hésitait à le laisser poursuivre sa route: il demandait des

ordres à l'autorité supérieure, qui hésitait de son côté; et cependant les jours s'écoulaient, et les petites économies du prisonnier s'épuisaient. De plus de tout, lorsqu'il avait obtenu enfin l'autorisation de partir, il avait traversé à pied une partie de l'Asie et l'Europe, sans autres ressources que les misérables frais alloués aux prisonniers; mais ses blessures le forçaient souvent à s'arrêter, et comme ces séjours n'étaient pas prévus sur sa feuille de route, il avait dû plusieurs fois tendre la main et mendier, cachant alors ses deux croix, pour les préserver ainsi de la souillure. Quand il eut terminé son récit, il parut de nouveau s'attendrir et Marie aussi. Je m'empressai de me lever, et, le prenant par le bras, nous sortîmes ensemble.

Ce fut la seule fois que je pus saisir la trace d'une émotion semblable sur le visage de ces deux infortunés; je dis infortunés, parce qu'il l'étaient bien certainement. Mais tous deux portaient leur malheur avec un courage héroïque. Le sentiment du devoir soutenait Marie, qui resta fidèle et dévouée à son mari, celui-ci, qui avait toujours été l'ami de Toniotto, devint pour lui comme un frère; Toniotto toutefois, n'usait qu'avec une extrême réserve des droits de cette intimité; il n'allait jamais chez Francesco que le soir, lorsque celui-ci était rentré; il y restait peu de temps, et à voir Marie et lui causer ensemble comme deux bons amis, tout le monde crut, et Francesco tout le premier, que le passé était oublié. Moi qui vous parle, n'étais pas éloigné de le croire aussi.

Les choses en étaient là, lorsque errant dans la campagne, j'entraï sans y prendre garde dans une vigne du père de Toniotto, et j'aperçus celui-ci qui, se croyant seul dans cet endroit désert, était assis, la pioche entre ses jambes, ses deux mains sur sa pioche et sa tête entre mains, je m'arrêtai pour le regarder, mais ce ne fut qu'un instant et je me reprochais déjà d'être venu là comme un voleur, pour lui surprendre son secret, lorsqu'un bruit de branches agitées le tirant de sa méditation, il leva la tête, m'aperçus à son tour, et m'appela. Je fis comme si je n'avais pas encore remarqué sa présence, et m'approchant de lui:

“Vous êtes donc fatigué? mon cher Toniotto.”

—Mon Dieu, oui, très-fatigué. C'est que, voyez-vous, j'ai un peu oublié ce métier-ci en faisant cet autre. C'est à apprendre de nouveau, et j'espère que ce ne sera pas long.”

Je fus charmé, et lui aussi, je crois, de voir notre colloque s'engager sur ce terrain; car rien n'attache plus à un sujet de conversation que la crainte de voir s'en produire un autre.

“Mais, repris-je, vous n'étiez plus simple soldat, n'est-ce pas? Sans ce boulet, dites, vous auriez été certainement nommé officier?”

Oh! sans ce boulet!...” Et il s'arrêta.

Je m'aperçus que je jouais avec le feu en lui rappelant ces souvenirs; toutefois je ne voulus pas perdre cette occasion de tirer au clair une idée qui me préoccupait.

“Eh, ne regrettez-vous pas, lui dis-je, l'état militaire? vous étiez en si belle passe lorsque vous l'avez quitté, que vous pourriez le reprendre peut-être avec avantage.”

Il me répondit qu'il y avait déjà pensé, mais que, toutes réflexions faites, et puisqu'il avait plu à Dieu de le rendre à son vieux père, il regardait comme un devoir de l'assister dans sa vieillesse, et de se conformer ainsi aux desseins de la Providence sur lui. “Or, mon bon maître, finit-il par dire, c'est une triste chose pour un homme que de voir s'évanouir, à trente ans, toute sa vie passée! A trente ans on ne recommence plus!”

Il avait raison, et j'évitai de l'approuver ou de le contredire. Il me prit la main, soit qu'il voulût me la serrer ou me retenir encore, puis il posa sa pioche sur son épaule et nous regagnâmes le village.

Depuis ce jour il me rechercha davantage, et bien qu'il n'eût rien appris dans les livres, je ne puis dire combien les leçons de l'expérience et de la vie avaient développé son esprit et son cœur. Pauvre Toniotto! j'avais toujours présente cette amère pensée à laquelle j'aurais voulu le soustraire, qu'on ne recommence pas à trente ans! Je savais malheureusement, pour l'avoir observé chez beaucoup d'autres, que rien n'est plus vrai. Jusqu'à vingt-cinq ans, un homme peut encore se faire une vie nouvelle; mais il n'en est plus de même à trente

ans. Celui que le malheur possède à cet âge ne sait plus que s'y enfoncer plus avant ; la vie devient pour lui comme un cercle inflexible dans lequel il tourne sans cesse comme un prisonnier dans l'enceinte de sa prison. C'est la mort seule qui le lui ouvre. Pour tous ces infortunés, cependant, je tenais en réserve une dernière espérance : " Mariez-vous," leur disais-je, sans me soucier des railleries de ceux qui m'appelaient le grand entrepreneur de mariages. Je crois, en effet, que le mariage, grâce à la femme, si elle est bonne, et aux enfants, qui sont toujours bons, est seul capable de faire revivre un homme d'une nouvelle vie. Mais comment parler de mariage au pauvre Toniotto ? J'avoue pourtant que la pensée m'en vint, et que je tournai deux ou trois fois autour de mon sujet, sans que Toniotto parût me comprendre ; la dernière fois il me comprit sans doute, car sa figure prit une expression de colère que je ne lui avais jamais vue, et plus d'une quinzaine s'écoula sans que je pusse le ressaisir et m'entretenir avec lui.

Cependant le pauvre homme changeait de jour en jour. Il ne se plaignait jamais, il continuait de travailler sans relâche, se reposant seulement quand il se croyait seul, dans l'attitude où je l'avais vu la première fois, et où je le retrouvai plusieurs fois depuis. Six mois se passèrent, et l'on eût dit un squelette. Il n'en persistait pas moins à travailler, et le seul changement qu'on pût remarquer dans ses habitudes, c'est que ses visites à Marie devenaient de plus en plus rares. Inquiet de ces tristes symptômes, je le fis se rencontrer avec un médecin, qui m'accompagnait comme par hasard, et qui, s'étant enquis de sa santé, lui conseilla de prendre du repos et de se soigner.

" Il sera toujours assez tôt, lui répondit-il, car, lorsque je me mettrai au lit, je serai un homme mort."

Ce ne fut que trop vrai, hélas ! A la suite d'un rhume, il fut pris un jour d'une fièvre violente, et il m'envoya chercher pour se confesser. Je la confessai, cette pauvre chère âme ; puis il me demanda à revoir une dernière fois Marie et Francesco.

" Malheureuse femme ! lui dis-je, ayez pitié d'elle, épargnez-la."

" Oh ! oui, vous avez raison, me répondit-il, empêchez-la même de venir."

Il reçut les sacrements, et trois jours après, on lui donna l'extrême-onction. Je trouvai suspendue à son cou une tresse des cheveux de Marie.

" Enlevez-la, me dit-il : peut-être ai-je mal fait de continuer à la porter depuis mon retour ici. — Cette tresse de cheveux et ce livre de prières, qui est un présent de vous, ne m'ont jamais quitté, et ces chers objets ont

entretenu dans mon cœur une chaleur qui n'ont pu éteindre toutes les glaces de la Russie. Prenez-les, et mes croix aussi."

Une heure après il était mort.

C'est la douleur que j'éprouvai de cette mort qui m'a fait quitter le pays.

" Et Marie ? " me demandèrent tous mes auditeurs.

— Marie vécut encore quatre ans. Il y a six mois que je fus appelé près d'elle, et elle est morte dans mes bras."

Traduit de l'Italian du comte BALBO.

—:o:—

Un Hivernage dans les Glaces

Suite.

Marie se leva alors, et sa présence, qui désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan. Le timonier se dit que cette pauvre enfant ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible !

" Eh bien ! dit la jeune fille, vous avez donc fait trop de feu ? La chambre est pleine de fumée !

— Oui... oui... répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, reprit Marie, car il ne fait pas froid, et il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur !

Personne n'osa lui apprendre la vérité.

" Voyons, Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner. Il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici le café."

— Allons, vous autres, un peu de patience d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser !

Ces paroles ranimèrent ses compagnons.

" Mangeons d'abord, ajouta Penellan, et nous verrons ensuite à sortir d'ici !

Penellan joignit l'exemple au conseil et dévora sa portion. Ses compagnons l'imitèrent et burent ensuite une tasse de café brûlant, ce qui leur remit un peu de courage au cœur ; puis, Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors qu'André Vasing fit cette réflexion :

" Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors !

Penellan regarda Marie, qui comprit la vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à la flamme de l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré, qu'il introduisit successivement dans les quatre murailles

de glace, mais il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut alors de creuser une ouverture dans la porte même. La glace était tellement dure que les coutelas l'entaient difficilement. Les morceaux que l'on parvenait à extraire encombrèrent bientôt la lutte. Au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas trois pieds de profondeur.

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui fût moins susceptible d'ébranler la maison, car plus on avançait, plus la glace, devenant dure, nécessitait de violents efforts pour être entamée. Penellan eut l'idée de se servir du réchaud à esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue. C'était un moyen hasardeux, car si l'emprisonnement venait à se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantité, leur ferait défaut au moment de préparer le repas. Néanmoins, ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis à exécution. On creusa préalablement un trou de trois pieds de profondeur sur un pied de diamètre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace, et l'on n'eut pas à se repentir de cette précaution, car l'eau suinta bientôt sous l'action du feu, que Penellan promenait à travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu à peu, mais on ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau, se répandant sur les vêtements, les perçait de part en part. Penellan fut obligé de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le réchaud pour se sécher lui-même. Misonne ne tarda pas à prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne put encore trouver d'issue au dehors.

" Il n'est pas possible, dit Jean Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ! Il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point. Peut-être aurions-nous dû songer à nous échapper par un autre endroit ?

— Je ne sais, répondit Penellan ; mais, ne fût-ce que pour ne pas décourager nos compagnons, nous devons continuer à percer le mur dans le même sens. Il est impossible que nous ne trouvions pas une issue !

— L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas ? demanda le capitaine.

— J'espère que non, répondit Penellan, mais à la condition cependant, que nous nous privions de café ou de boissons chaudes ! D'ailleurs, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus.

— Qu'est-ce donc, Penellan ? demanda Jean Cornbutte.

—C'est que notre lampe va s'éteindre, faute d'huile, et que nous arrivons à la fin de nos vives!— Enfin à la grâce de Dieu!

Puis, Penellan alla remplacer André Vasling, qui travaillait avec énergie à la délivrance commune.

—Monsieur Vasling, lui dit-il, je vais prendre votre place, mais veillez bien, je vous en prie, à toute menace d'éboulement, pour que nous ayons le temps de la parer!

Le moment du repos était arrivé, et, lorsque Penellan eut encore creusé la galerie d'un pied, il revint se coucher près de ses compagnons.

XI.

UN NUAGE DE FUMÉE.

Le lendemain, quand les marins se réveillèrent, une obscurité complète les enveloppait. La lampe s'était éteinte. Jean Cornbutte réveilla Penellan pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa. Penellan se leva pour allumer le réchaud; mais, en se levant, sa tête heurta contre le plafond de glace. Il fut épouvanté, car, la veille, il pouvait encore se tenir debout. Le réchaud, allumé, à la lueur indécise de l'esprit-de-vin, il s'aperçut que le plafond avait baissé d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille, aux lueurs que projetait le réchaud sur la figure du timonier, comprit que le désespoir et la volonté luttaient sur sa rude physionomie. Elle vint à lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse. Penellan sentit le courage lui revenir.

—Elle ne peut pas mourir ainsi!" s'écria-t-il.

Il reprit son réchaud et se mit de nouveau à ramper dans l'étroite ouverture. Là, d'une main vigoureuse, il enfonça son bâton ferré et ne sentit pas de résistance. Était-il donc arrivé aux couches molles de la neige? Il retira son bâton, et un rayon brillant se précipita dans la maison de glace.

—A moi, mes amis!" s'écria-t-il!

Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige, mais la surface extérieure n'était pas dégelée, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumière, un froid violent pénétra dans la cabine et en saisit toutes les parties humides, qui se solidifièrent en un moment. Son coutelas aidant, Penellan agrandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air. Il tomba à genoux pour remercier Dieu et fut bientôt rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique éclairait l'atmosphère, dont les marins ne purent supporter le froid rigoureux. Ils rentrèrent, mais, auparavant, Penellan re-

garda autour de lui. Le promontoire n'était plus là, et la hutte se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace. Penellan voulut se diriger du côté du traîneau, où étaient les provisions: le traîneau avait disparu!

La température l'obligea de rentrer. Il ne parla de rien à ses compagnons. Il luttait avant tout sécher vêtements, ce qui fut fait avec le réchaud à esprit-de-vin. Le thermomètre, mis un instant à l'air, descendit à trente degrés au-dessous de zéro.

Au bout d'une heure, André Vasling et Penellan résolurent d'affronter l'atmosphère extérieure. Ils s'enveloppèrent dans leurs vêtements encore humides et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient déjà acquis la dureté du roc.

—Nous avons été entraînés dans le nord-est, dit André Vasling, on s'orientait sur les étoiles, qui brillaient d'un éclat extraordinaire.

—Il n'y aurait pas de mal, répondit Penellan, si notre traîneau nous eût accompagnés!

—Le traîneau n'est plus là? s'écria André Vasling. Mais nous sommes perdus, alors!

—Cherchons," répondit Penellan.

Ils tournèrent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantité de neige était tombée pendant toute la durée de la tempête, et le vent l'avait accumulée contre la seule élévation que présentât la plaine. Le bloc entier avait été entraîné par le vent, au milieu des glaçons brisés, à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les prisonniers avaient subi le sort de leur prison flottante. Le traîneau, supporté par un autre glaçon, avait dérivé d'un autre côté, sans doute, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens avaient dû succomber dans cette effroyable tempête.

André Vasling et Penellan sentirent se glisser le désespoir dans leur âme. Ils n'osaient rentrer dans la maison de neige! Ils n'osaient annoncer cette fatale nouvelle à leurs compagnons d'infortune! Ils gravirent le bloc de glace même dans lequel se trouvait creusée la hutte et n'aperçurent rien que cette immensité blanche qui les entourait de toutes parts. Déjà le froid raidissait leurs membres, et l'humidité de leurs vêtements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur André Vasling. Il le vit tout à coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir.

—Qu'avez-vous, monsieur Vasling? lui demanda-t-il.

—Ce n'est rien! répondit celui-ci. Descendons, et avertissons à quitter au plus vite ces parages, que nous n'aurions jamais dû fouler!"

Mais, au lieu d'obéir, Penellan remonta et porta ses yeux du côté qui avait attiré l'attention du second. Un effet bien différent se produisit en lui, car il poussa un cri de joie et s'écria:

—Dieu soit béni!"

Une légère fumée s'élevait dans le nord-est. Il n'y avait pas à s'y tromper. Là respiraient des êtres animés. Les cris de joie de Penellan attirèrent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux que le timonier ne se trompait pas.

Aussitôt, sans s'inquiéter du manque de vivres, sans songer à la rigueur de la température, enveloppés dans leurs capuchons, tous s'avancèrent à grands pas vers l'endroit signalé.

La fumée s'élevait dans le nord-est, et la petite troupe prit précipitamment cette direction. Le but à atteindre se trouvait à cinq ou six milles environ, et il devenait fort difficile de se diriger à coup sûr. La fumée avait disparu, et aucune élévation ne pouvait servir de point de repère, car la plaine de glace était entièrement unie. Il importait, cependant, de ne pas dévier de la ligne droite.

Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets éloignés, dit Jean Cornbutte, voici le moyen à employer: Penellan va marcher en avant, Vasling à vingt pas derrière lui, moi à vingt pas derrière Vasling. Je pourrai juger alors si Penellan ne s'écarte pas de la ligne droite."

La marche dura ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arrêta soudain, prêtant l'oreille.

Le groupe de marins le rejoignit:

—N'avez-vous rien entendu? leur demanda-t-il.

—Rien, répondit Misonne.

—C'est singulier! fit Penellan. Il m'a semblé que des cris venaient de ce côté.

—Des cris? répondit la jeune fille. Nous serions donc bien près de notre but!

—Ce n'est pas une raison, répondit André Vasling. Sous ces latitudes élevées et par ces grands froids, le son porte à des distances extraordinaires.

—Quoi qu'il en soit, dit Jean Cornbutte, marchons, sous peine d'être gelés!

—Non! fit Penellan. Écoutez!"

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient des cris de douleur et d'angoisse. Ils se renouvelèrent deux fois. On eût dit que quelqu'un appelait au secours. Puis tout retomba dans le silence.

—Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En avant!"

Et il se mit à courir dans la direction de ces cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupéfaction fut grande, quand il aperçut un homme

couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva et leva les bras au ciel avec désespoir.

André Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut et s'écria :

« C'est un des naufragés ! C'est notre matelot Cortois ! »

— Il est mort répliqua Penellan, mort de froid ! »

Jean Cornbutte et Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi. Le désespoir se peignit sur toutes les figures. Le mort était l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

« En avant ! » s'écria Penellan.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure, sans mot dire, et ils aperçurent une élévation du sol, qui devait être certainement la terre.

« C'est l'île Shannon, » dit Jean Cornbutte.

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige formée par une porte en bois. Ils poussèrent des cris. Deux hommes s'élançèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

« Pierre ! » s'écria-t-il.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. André Vasling regardait avec inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Pierre Nouquet, car il ne reconnaissait pas Louis Cornbutte parmi eux.

« Pierre ! C'est moi ! s'écria Penellan ! Ce sont tous tes amis ! »

Pierre Nouquet revint à lui et tomba dans les bras de son vieux compagnon.

« Et mon fils ! Et Louis ! » cria Jean Cornbutte avec l'accent du plus profond désespoir.

XII.

RETOUR AU NAVIRE.

A ce moment, un homme, presque mourant, sortant de la hutte, se traîna sur la glace.

C'était Louis Cornbutte.

« Mon fils ! »

— Mon fiancé ! »

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis Cornbutte tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille, qui l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

« Mon père ! Marie ! s'écria Louis Cornbutte. Je vous aurai donc donc revus avant de mourir ! »

— Tu ne mourras pas ! répondit Penellan, car tous tes amis sont près de toi ! »

Il fallait que André Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte ; mais il ne la lui tendit pas.

(A continuer.)

LES CANADIENS-FRANÇAIS.

On lit dans le *Mail* de Toronto, l'article suivant qui est très sympathique aux Canadiens-Français :

« Nos compatriotes d'origine Française font de grands préparatifs pour célébrer dignement leur fête nationale, le 24 juin prochain, et il y a tout lieu de croire que cette fête sera époque dans leur histoire. Les Canadiens-Français établis aux États-Unis de même que les Acadiens, doivent s'y faire représenter par des délégués ; ce sera, en un mot, une véritable assemblée de la race Canadienne-Française toute entière. Le développement de ce peuple est une véritable merveille ethnologique.

Lorsque Champlain laissa la colonie, quarante familles tout au plus composaient la nationalité Canadienne-Française ; et l'on croit que le nombre des émigrés de la vieille France, qui sont venus s'établir au Bas Canada, n'a pas dépassé vingt mille.

« Lors de la conquête, 60,000 Canadiens-Français sont passés sous la domination de l'Angleterre, et aujourd'hui la population de cette partie du pays dépasse un million et demi. Les dévastations des Indiens, les guerres avec l'Angleterre, les charges écrasantes du système seigneurial, et les terribles influences Anglo-Saxonnes dont ils ont été entourés depuis la capitulation, tout ceci aurait infailliblement anéanti une race ordinaire, ou aurait eu du moins pour résultat de la faire disparaître dans l'agglomération des races qui composent notre population. Mais, en dépit de ces obstacles, les Canadiens-Français ont cru et se sont multipliés ; ils ont même conservés intacts leur langue, leur foi et leurs institutions d'autrefois.

« On a dit du peuple d'Israël en Egypte que plus il subissait de revers plus il augmentait en nombre ; on peut, avec raison, appliquer ces paroles aux Canadiens-Français. Plus ils ont eu à souffrir de l'apathie ou de la trahison de leurs gouvernants Français, de la férocité et de la barbarie des sauvages, des rigueurs de la féodalité et des misères inhérentes à la colonisation dans un pays peu connu, plus ils ont prospéré, plus ils se sont accrus en nombre et en influence. Bien que depuis nombre d'années le courant de l'émigration française se soit arrêté, la province de Québec a pu fonder de nombreux établissements, tant à l'est qu'à l'ouest de la Nouvelle Angleterre.

« Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Canadiens-français aient pu conserver la langue de leurs aïeux. En Irlande comme en Écosse la langue Celtique disparaît rapidement. Les populations des villes l'ont abjurée depuis longtemps, et celles des campagnes achèvent de l'oublier. Dans le Bas-Canada, au contraire, tous de quelque rang qu'ils soient, sont fiers de leur langue. Lors de la Confédération, ils n'ont pas manqué de stipuler que la langue française serait la langue officielle autant que la langue anglaise. Les cultivateurs y parlent le français du 17^e siècle, tandis que les classes élevées parlent et écrivent le français moderne mieux que la grande moyenne des Parisiens.

« Sous le rapport intellectuel, la race est loin d'avoir diminué. Le marin canadien, petit-fils du marin breton, est aussi habile que son aïeul. L'homme de chantiers n'a pas dégénéré de son prototype, le *coureur des bois*. L'habitant ca-

nadien est sous tout rapport de beaucoup supérieur au paysan breton ou normand, tandis que l'histoire fait foi de la supériorité des classes instruites. Papineau, Lafontaine, Morin, et Cartier en politique ; Garneau et Ferland en histoire ; les frères Hamel en peinture ; De Gaspé, Faillon et Casgrain en littérature, seraient l'honneur d'aucune nation, tandis que la jeune génération donne les plus belles espérances.

« Dans ces circonstances ce n'est pas le champ qui manquera à l'éloquence des orateurs le 24 juin prochain. A la vérité les Canadien-français n'ont pas de gloires militaires dont ils puissent s'enorgueillir, du moins ils peuvent se vanter de s'être conduits comme des hommes, chaque fois qu'un danger a menacé leur patrie, et depuis 120 ans de n'en avoir pas cédé en fait de zèle et de loyauté, à leurs anciens ennemis. Leurs victoires ont été des victoires pacifiques : la conquête de la forêt, l'asservissement de la globe. C'est dans cette voie qu'ils ont cueilli leurs plus grands triomphes. »

—:0:—

— Pas toujours heureux, nos libres-penseurs, surtout quand ils attaquent la religion ; a preuve la leçon essayée par l'un d'eux dans une petite commune des environs de Bruxelles où il vient d'acquiescer un châlet.

Cet individu, se promenant avec son enfant, sorte de monstre obscur, avise une brave paysanne qui sortait de l'église. Il l'aborde aussitôt et commence un beau discours sur les avantages de la libre-pensée : — Voyez mon garçon, disait-il ; est-il assez gros, frais, gras et rose ; il n'est pourtant pas baptisé !

— Not' co' hon non plus, — répond tranquillement la commère.

—:0:—

Ce qu'une femme mariée ne peut s'empêcher de penser.

Qu'elle était une jolie fille à 16 ans.

Qu'elle a eu beaucoup de prétendants et qu'elle a refusé de beaux partis.

Que toutes ses amies ont cinq ans de plus qu'elles ne disent.

Que si son mari avait toujours suivi ses avis, il serait beaucoup plus riche aujourd'hui.

Que tout le monde se fait une idée exagérée de mademoiselle Trois Étoiles, qui serait beaucoup plus jolie si elle mettait moins d'extravagance dans sa toilette.

— Que sa belle-mère est une femme très insupportable.

Que ses filles sont beaucoup plus jolies que celles de madame X.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170 1/2 rue Spjarks, Ottawa.